

ACTES SEMIOTIQUES

DOCUMENTS

du Groupe de Recherches Semio-linguistiques
E.H.E.S.S. - C.N.R.S.
Institut National de la Langue Française

D. Bertrand

Du figuratif
à l'abstrait

IV, 39, 1982

DOCUMENTS DE RECHERCHE
du groupe de recherches sémio-linguistiques
de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales
(U.R.L. 7 de l'Institut National de la Langue Française, C. N. R. S.)

Direction : Algirdas J. Greimas
Rédaction : Eric Landowski

Comité de rédaction :
Jean-Claude Coquet, Joseph Courtés, Ivan Darrault
Paolo Fabbri, Jean-Marie Floch, Manar Hammad
Herman Parret, Jean Petitot, Félix Thürlemann

Les manuscrits sont reçus
10, rue Monsieur le Prince
75006 PARIS

Abonnement 1982 (10 numéros) : 60 francs
A. D. E. S., 10 rue Monsieur le Prince
75006 PARIS

ISSN 0151-184X

Imprimé par l'Institut National de la Langue Française
47, rue Mégevand - 25000 BESANÇON

Dépôt légal : 4^e trimestre 1982

ACTES SEMIOTIQUES - DOCUMENTS

IV, 39. 1982

Du figuratif à l'abstrait

Les configurations de la spatialité dans Germinal

par

Denis Bertrand

Groupe de Recherches sémio-linguistiques
(U.R.L.7 de l'Institut National de la Langue Française)
Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales
CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Avant-propos

La sémiotique a-t-elle quelque chose à dire sur la littérature en tant que sœur des "beaux-arts" ? Sans doute l'article qu'on va lire de Denis Bertrand est-il, sémiotiquement parlant, l'un des premiers travaux qui – sans d'ailleurs le déclarer – aborde cette question laissée pour l'essentiel en suspens, de la dimension esthétique des textes. Sous couleur d'analyse concrète, l'auteur s'interroge sur les raisons d'une "réussite d'écriture" : intention naïve (mais C. Lévi-Strauss est invoqué ici comme caution) que de vouloir découvrir, sur la base des seules méthodes structurales, "pourquoi des œuvres nous captivent", et que de chercher à rendre compte de leur "efficacité symbolique" ?

Si le problème est immense, le terrain choisi pour l'aborder est, lui, partiellement défriché. Travaillant sur un échantillon de "discours réaliste", Denis Bertrand tire profit de l'acquis enregistré ces dernières années, et en premier lieu du Maupassant d'A.J. Greimas (1). Moins que par son hypothétique adéquation au "réel", l'écriture dite réaliste relève, on le sait, d'une "poétique particulière" (ici même, p. 10), dont il s'agit en premier lieu d'explicitier les principes : tâche à laquelle l'auteur s'est attelé de longue date, et dont certains résultats, précédemment publiés sous une forme didactique (2), ont été ici repris et systématisés (avant de faire l'objet d'une très prochaine thèse de doctorat).

(1) A.J. Greimas, Maupassant. La sémiotique du texte. Exercices pratiques, Paris, Seuil, 1976, 288 pages. Cf. également A.J. Greimas, "Description et narrativité", Actes Sémiotiques-Documents, II, 13, 1980 ; Ph. Hamon, Introduction à l'analyse du descriptif, Paris, Hachette, 1981 ; T. Yücel, "Le récit et ses coordonnées spatio-temporelles", Actes Sémiotiques-Documents, IV, 35, 1982.

(2) D. Bertrand, "Germinal" de Zola, Paris, éditions Pédagogie Moderne-Bordas (coll. Lectoguide), 1980, 144 p.

Mais l'originalité de cette recherche réside surtout, selon nous, dans la réussite du couplage opéré entre ce premier niveau, celui d'une poétique réglant l'organisation figurative du discours (et procédant par "colmatage" pour produire, à titre d'effet de sens, "une sorte d'autarcie du texte" - p. 11) et le niveau second - ou premier ? en tout cas plus abstrait - de ce que certains appelleraient sans doute une éidétique de la connaissance. Car ce sont les mêmes schémas géométriques que l'auteur parvient à mettre en évidence à la fois comme modèles organisateurs des représentations référentielles ("aptes à donner l'illusion du réel"), et comme "schémas signifiants dans un discours interprétatif apte à donner l'illusion du sens" (p. 28).

Repéré sur un plan strictement formel, par homologation entre relations élémentaires situées à différents niveaux, un tel parallélisme peut ensuite être interprété en termes plus "philosophiques". Bien que l'auteur se garde de l'affirmer, le dispositif mis à jour équivaldrait alors à celui de la conversion entre une épistémologie (positiviste : cf. l'intervention de la causalité, p. 29) et l'esthétique ("réaliste") qui lui répond ou qui la sous-tend.

E. L.

Du figuratif à l'abstrait

Les configurations de la spatialité dans Germinal

I. REMARQUES INTRODUCTIVES

I.1. Le statut de l'analyse concrète. Ses ambiguïtés.

Il est presque d'usage désormais, lorsqu'on évoque le champ des activités sémiotiques, d'y reconnaître deux orientations majeures, complémentaires l'une de l'autre. Il y a d'un côté les travaux centrés sur la construction théorique ; de l'autre, ceux qui s'appliquent à la description des textes. Les premiers se donnent pour objet l'élaboration d'une problématique : celle du sujet, celle de la structure élémentaire de la signification, celle de tel ou tel dispositif modal, etc. Dans cette perspective, la discussion d'un ensemble de concepts et de méthodes, la mise en place, sur le mode de la rationalisation déductive, d'un jeu de définitions et de règles, l'introduction d'instruments nouveaux et de procédures inédites, participent ensemble à l'édification d'un organisme complexe de notions interdéfinies et visent ainsi la constitution de la sémiotique comme une discipline autonome et distincte, sur la base de ses principes de pertinence, des autres disciplines qui forment la panoplie mouvante des sciences humaines. Le texte, verbal ou non, apparaît à l'horizon comme un objet en attente de description. L'"analyse concrète", deuxième champ d'activité, vient confirmer en retour le bien-fondé des modèles théoriques et, conjurant du même coup leur éventuelle autarcie, s'emploie à mettre à nu de manière homogène la construction du sens qu'effectue un lecteur lorsqu'il lit ou un spectateur lorsqu'il regarde.

Une telle distinction, pour caricaturale qu'elle soit, reflète le dessein "scientifique" de la démarche dans son ensemble : aux hypothèses répondent les vérifications, aux constructions théoriques le travail d'expérimentation. Mais les choses sont bien entendu loin d'être aussi simples et on aimerait ici, avant d'entrer dans l'objet d'une étude dite "concrète", celle des configurations spatiales dans Germinal, envisager les ambiguïtés de ce type d'entreprise et, plus précisément, évoquer la double attraction qui s'exerce concurremment sur le praticien du texte.

C'est celle, d'abord, du discours de la "discipline", qui repose sur la "possibilité de formuler, et de formuler indéfiniment, des propositions nouvelles" (1). Le texte-support ici s'efface dans sa spécificité d'objet au profit d'un méta-discours tout absorbé dans son défrichage et dans son innovation ; il change, pourrait-on dire, de statut actantiel au regard du parcours de connaissance à l'intérieur duquel il prend place. Initialement objet, le voici devenu destinataire. En tant qu'univers construit de significations, il rend possible l'émergence de nouveaux schèmes analytiques qui, à peine dégagés, se trouvent appelés à d'autres destinées qu'à parler de lui, le texte qui leur a donné naissance ; et, à l'autre extrémité du parcours, multiplié à loisir, il sanctionne la validité de ces schèmes assurés désormais d'une existence autonome. Ce sont, exemples parmi d'autres, les structures actantielles et les configurations modales de la compétence qu'à déployées la théorie sémiotique. A la fois donc vivier et laboratoire, le texte vaut pour un autre discours que celui qu'il tient en propre.

La seconde attraction est celle, ensuite, du discours de "commentaire", discours non plus premier comme celui de la discipline, mais second, qui consiste selon le mot de M. Foucault à "dire enfin ce qui était articulé silencieusement là-bas" (2). Ici le texte prime, dans sa singularité, et l'analyse ne vise pas autre chose qu'à en détendre les ressorts secrets. Le métalangage de description se met au service d'une révélation du sens et il puise dans les principes de sa cohérence la validité de ses découvertes. Cette attraction est manifeste en particulier dans l'analyse des textes littéraires, objets tenus pour emblématiques de la vie du langage dans les univers socio-culturels qui les reconnaissent et supposés receler pour cette raison une dynamique signifiante unique et masquée. La moindre des rigueurs de l'analyse est alors de tendre à son propre effacement, à disparaître comme discours derrière celui qu'elle croit avoir contribué à dégager.

Entre le discours neuf sur le sens et le discours second sur le texte, le sémioticien de l'"analyse concrète", prisonnier d'exigences contradictoires, trace un chemin souvent malaisé. Dans le va-et-vient dialectique entre la construction et l'évaluation des modèles d'un côté et l'impérieuse spécificité du texte qu'il examine de l'autre, il est conduit à mesurer modestement les chances de son apport. La théorie sémiotique et la connaissance des textes littéraires risquent d'en sortir toutes deux insatisfaites, la première parce qu'elle ne trouve, dans sa mise en œuvre opératoire que ce qu'elle sait déjà et la seconde parce que

(1) M. Foucault, L'ordre du discours, Gallimard, 1971, p. 32.

(2) M. Foucault, op. cit., p. 27.

l'analyse d'un texte, aussi assurée qu'elle soit dans sa méthode, peut difficilement prétendre statuer sur autre chose que sur ce texte même. C'est pourtant dans le dépassement de cette double contrainte que se situe la finalité d'une telle analyse. Si elle réussit, en effet, elle va dans le sens de l'intelligibilité accrue d'un texte dans le champ des textes et, simultanément, elle éclaire les raisons mêmes de sa démarche ; elle correspond à ce que Lévi-Strauss entend lorsqu'il définit "l'intention structuraliste" : l'intention structuraliste, écrit-il dans le *Finale des Mythologiques*, "est de découvrir pourquoi des œuvres nous captivent (...). Quand nous interprétons une œuvre qui n'avait nul besoin de nous pour s'imposer, nous étayons de raisons supplémentaires un prestige qui s'était d'abord manifesté d'autres façons ; car si l'œuvre ne possédait rien en propre aux niveaux où il était immédiatement possible de l'apprécier, ce rien ne serait réductible, en descendant vers des niveaux plus profonds, qu'à d'autres riens" (1).

Un texte comme *Germinal* constitue, c'est une évidence socio-culturelle que l'abondance des commentaires confirme, une œuvre captivante. Elle fut un instrument de signification assez efficace pour que son titre fût transformé en slogan et scandé par les ouvriers qui accompagnaient au Père Lachaise, en 1902, le cercueil de Zola. Les raisons le plus souvent alléguées de cette réussite d'écriture reposent, grossièrement, sur l'adéquation du texte au réel. Mais de quel "réel" s'agit-il ? Au delà des réalités sociales qui constituent l'effet référentiel du roman et qui à elles seules ne justifient rien, il nous semble nécessaire de descendre au niveau des réalités que le texte en tant que tel construit et agence. C'est dans les ressorts internes de la textualisation, et dans leur force intégratrice, que nous postulons l'efficacité sociale du sens – on pourrait dire, dans le sens que Lévi-Strauss donne à cette expression, son "efficacité symbolique". L'un de ces ressorts repose, nous semble-t-il, sur la forme et les fonctions des figures de la spatialité, littéralement organisées en système dans le tissu discursif du roman. C'est ce que nous allons tenter de montrer ici, en élargissant si possible la question et en évoquant les enjeux plus généraux, d'ordre syntactico-sémantique qui surgissent autour de la mise en discours de l'espace.

1.2. La position du problème

A l'origine de cette étude sur la spatialité dans *Germinal*, il y a d'abord une interrogation d'ordre génétique, secondaire comme on sait dans les préoccupations

(1) C. Lévi-Strauss, *Mythologiques IV - L'Homme nu*, Plon, 1971, p. 573.

des sémioticiens (1). Chacun des vingt romans de la série des Rougon-Macquart répond à une méthode d'élaboration constante et réglée. Entre le premier jet (l'"Ebauche") et le dernier (la rédaction finale), on peut suivre à la trace la part textualisée du processus de construction du discours zolien : enquêtes, lectures annotées, dessins des lieux, fiches des personnages, et surtout plans généraux et détaillés, conduisent par sédimentations successives au texte définitif (2). L'étude de ces différents documents, conservés à la Bibliothèque Nationale, permet de s'interroger sur certaines transformations qui se sont opérées dans le passage d'une étape à l'autre, comme à une histoire de la formation du sens.

Dans son ouvrage intitulé Palimpsestes, G. Genette conduit une enquête de grande envergure sur les formes diverses de ce qu'il appelle la "transtextualité", ou encore "la transcendance textuelle du texte", qu'il définit très largement par "tout ce qui le met en relation, manifeste ou secrète, avec d'autres textes" (3). Un des cas, fort nombreux, sur lesquels il se penche est précisément représenté par la relation qui s'établit chez Zola entre l'Ebauche et le texte publié. Il la définit comme une des formes de ce qu'il nomme l'"amplification", c'est-à-dire une "augmentation littéraire" du texte initial, qui consiste en une synthèse de l'"extension thématique" et de l'"expansion stylistique", reconnues comme les deux modèles fondamentaux de la transposition formelle (4). Disons, sans entrer dans le détail de leur justification, que ces dénominations s'inscrivent à l'intérieur d'un vaste projet typologique où elles reçoivent des définitions réciproques. Toutefois, en l'absence d'une théorie construite du discours, apte à dégager différents niveaux d'appréhension des phénomènes discursifs, une telle approche s'en tient au niveau de la manifestation textuelle et ne peut prétendre établir autre chose qu'une taxinomie empirique, aussi fine et informée soit-elle (5). Dans le

(1) Cf. A. J. Greimas et E. Landowski, "Les parcours du savoir", in Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales, Paris, Hachette, 1979, p. 10.

(2) H. Mitterrand, dans les notices de son édition des Rougon-Macquart (collection La Pléiade), analyse remarquablement pour chaque roman les étapes de sa genèse, à partir des traces nombreuses qu'en laissent les dossiers préparatoires.

(3) G. Genette, Palimpsestes, Seuil, 1982, p. 7.

(4) Op. cit., p. 306.

(5) Elle ne le prétend d'ailleurs pas, l'auteur se dédouanant d'emblée de tout projet théorique, en ayant soin de désigner son travail comme une "enquête".

cas qui nous concerne, on peut semble-t-il intégrer les paramètres constitutifs de l'amplification à la problématique plus générale de l'élasticité du discours et reconnaître dans l'extension thématique et dans l'expansion stylistique un seul et unique processus situé à deux niveaux différents de production et de saisie du sens : l'actualisation de formes virtuelles, prévisibles et compatibles avec leur "hypotexte", constitue l'opération globale d'expansion (1) qui peut se déployer aussi bien au niveau des structures sémio-narratives, et donner lieu ainsi à un agencement plus complexe de programmes hiérarchisés, qu'au niveau des structures discursives, et mettre en scène alors le développement sémantique des figures et des configurations. Quoi qu'il en soit, l'analyse envisagée de cette façon ne peut prendre en compte, à travers les dilatations et les condensations de textes, que les aspects proprement quantitatifs des phénomènes.

Or, la confrontation des derniers plans détaillés avec le texte définitif rend intuitivement sensibles des différences d'un autre ordre. Tout se passe comme si, au delà des expansions diverses que la rédaction ultime fait subir aux textes antérieurs, il y avait un véritable saut qualitatif, comme un travail en "compréhension" du sens, affectant en tout cas les enjeux liés au dispositif de la spatialité. Entre la mise en place et la description des lieux dans les textes préparatoires, et la mise en discours finale de tout ce qui relève de l'espace et qui ne concerne plus seulement les "lieux", une transformation majeure s'opère qui permet d'assigner à la figuration spatiale dans le discours romanesque une fonction centrale et décisive. Un palier d'homogénéisation du sens tisse ici son réseau de relations et se trouve porteur, au même titre que l'organisation narrative proprement dite, de la cohérence globale du roman et de son unité spécifique.

Il est intéressant d'abord de noter que, dans ces textes qui affichent le processus créateur, Zola se préoccupe quelque part, comme d'un équilibre nécessaire à l'économie générale du livre, d'une juste répartition des scènes situées au fond de la mine et des scènes situées à la surface ; ailleurs, il précise : "J'aimerais bien l'éboulement du puits, avec tout coulant à l'abîme... Ce serait d'un gros effet. Mais où mettre cela ? Il commente aussi sa découverte tardive, après bien d'autres essais, du titre définitif du roman, en indiquant que "c'est un jour, par hasard, que le mot : *Germinal*, m'est venu aux lèvres. Je n'en voulais pas d'abord, le trouvant trop mystique, trop symbolique (...). Et, peu à peu, je m'y suis habitué, si bien que je n'ai jamais pu en trouver un autre.

(1) Cf. A.J. Greimas, J. Courtés, Sémiotique, Dictionnaire raisonné de la théorie du langage, Hachette, 1979, p. 139.

S'il reste obscur pour certains lecteurs, il est devenu pour moi comme un coup de soleil qui éclaire toute l'œuvre" (1). Or ce titre, figure syncrétique par excellence, lié à la métaphore de la germination dont les occurrences dans le roman sont fort nombreuses, s'inscrit étroitement dans les relations essentielles entre le "haut" et le "bas", entre la surface et le fond. On pourrait encore relever ici et là les traces manifestes d'une véritable passion localiste chez Zola, susceptibles d'alimenter et de justifier l'hypothèse autour de laquelle s'articule cette étude : les figures spatiales dans Germinal répondent, au niveau des traits sémantiques et syntaxiques qui les régissent en profondeur, à une rigoureuse systématité. Et, phénomène plus remarquable lié à l'extraordinaire labilité des représentations spatiales dans le discours en général, cette organisation systématique du dispositif d'ensemble se déploie simultanément sur deux dimensions homologables et parallèles du discours romanesque :

- d'un côté elle détermine la disposition de l'univers figuratif qui constitue, au moyen de toponymes, de nomenclatures, etc., l'habillage descriptif du roman et en garantit l'isotopie référentielle ;

- de l'autre, elle assure une représentation non figurative en formant le support réglé et récurrent d'un discours au second degré, interprétatif et abstrait ; elle permet la mise en place et le développement d'une isotopie herméneutique : déchiffrement du "texte du monde" déposé au fil des représentations figuratives et orientation téléologique de son sens, à l'aide de catégories et de relations sémantiques exactement identiques à celles qui "gèrent" la première dimension ici évoquée. En d'autres termes, c'est la permanence même du dispositif spatial qui atteste la connexion des deux isotopies, figurative et herméneutique.

Dans la perspective de cette hypothèse, l'enjeu est d'abord d'alimenter une réflexion déjà largement entamée sur les caractéristiques et le fonctionnement de l'écriture dite réaliste. Il s'agit d'ajouter des arguments à la proposition selon laquelle le texte "réaliste" se définirait moins par une supposée adéquation au monde qui fonderait l'illusion référentielle - sa dimension spécifiquement iconique - que par le protocole implicite d'une poétique particulière dont un des principes essentiels serait celui de la référentialisation interne. Par un jeu complexe de relations anaphoriques, les mots renvoient aux mots, le discours parle de lui-même, développe des ensembles de figures qui viennent constituer ensuite le simulacre de son référent, assure sa clôture par les relations serrées qui s'établissent entre les éléments des divers ensembles sémantiques que progressivement

(1) Lettre à Van Santen Kolff, du 6 octobre 1889.

il dégage. L'auto-référentialisation définit ainsi une sorte d'autarcie du texte qui recèle en lui-même les instruments de sa propre interprétation : le texte réaliste fonctionne comme un discours "à métalangage incorporé" (Ph. Hamon) (1). Il s'agira pour nous de montrer dans ce sens que les deux fonctions représentatives régies par les relations spatiales, fonction figurative et fonction abstraite, s'appuient l'une sur l'autre, se réfléchissent l'une l'autre, se fondent et se stipulent réciproquement. La spatialité, garantissant ainsi, par la diversité réglée de ses emplois, le colmatage du discours, apparaîtra dans Germinal comme un mécanisme majeur de régulation.

Une seconde visée, plus générale, doit nous conduire à nous interroger sur le statut des opérations de spatialisation dans l'économie générale de la théorie sémiotique. La position qui leur est assignée, en effet, à côté de la temporalisation et de l'actorialisation, à l'intérieur des structures discursives du parcours génératif, demande à être discutée ; dans la mesure où les constructions spatiales, en raison de leur productivité même, "gèrent" plus profondément le discours que ne le laisse entendre la pure et simple figurativité spatiale des récits, on peut les supposer transversales aux différents paliers de reconstruction du sens. Ce problème pose donc à la fois la question du statut de la dimension figurative (n'est-elle qu'un habillage de surface ?) et celle des relations syntaxiques entre sujet et espace, dont on va aborder tout de suite les grandes lignes. C'est pourquoi, compte tenu de ces questions, notre étude a pour titre "les configurations de la spatialité". Ce concept de "configuration" est défini en sémiotique comme "une sorte de micro-récit ayant une organisation syntactico-sémantique autonome" (2). Dans l'usage que nous en ferons ici, nous restreindrons la notion, trop lâche à nos yeux, de "micro-récit" en la ramenant à celle, plus technique, de "narrativisation". En somme, il s'agit de montrer que la spatialité ne fonctionne pas seulement comme une isotopie sémantique sur telle ou telle dimension, mais comme une structure dynamique orientée susceptible de recevoir une définition syntaxique propre et renvoyant, en dernière instance, au sujet qui la construit dans son activité de discours.

(1) Cf. aussi, du même auteur, cette hypothèse générale sur la description, dont le discours réaliste est un grand consommateur : "Toute description est peut-être, sous une forme ou sous une autre, une sorte d'appareil métalinguistique interne amené fatalement à parler des mots au lieu de parler des choses". Introduction à l'analyse du descriptif, Hachette, 1981, p. 78.

(2) A. J. Greimas, J. Courtés, Dictionnaire, op. cit., p. 58.

I. 3. La relation espace-sujet

Cette approche du discours réaliste qui consiste à l'envisager comme une construction auto-référentielle – c'est-à-dire établissant à l'intérieur de lui-même les réseaux complexes de ses propres motivations – trouve un terrain privilégié d'investigation dans le fonctionnement normalisé de ses énoncés descriptifs : elle intéresse donc au premier chef la mise en discours de l'espace. D'une manière générale, on peut énoncer sa règle implicite en disant qu'un débrayage actoriel précède et détermine tout débrayage spatial. La spatialisation, qui verbalise la disposition scénique des lieux de l'action, renvoie à une actorialisation ; délimitée par la compétence modale d'un acteur installé dans le discours, elle s'inscrit donc dans une structure syntaxique régulière et récurrente. Cette procédure a pour effet de "naturaliser" la construction du discours descriptif tout en conjurant les potentialités infinies de son épanchement : l'espace est projeté et produit par un sujet qui sélectionne et focalise ses objets dans les limites édictées par sa propre compétence.

Philippe Hamon, dans son Introduction à l'analyse du descriptif, développe l'interprétation modale de ces mécanismes discursifs qui concernent la description en général. Il qualifie cette procédure de "syntagme postiche", dont la seule fonction dans le roman est d'assurer, au moyen de la prise en charge de la séquence descriptive par un acteur du récit, l'effacement d'un descripteur démiurge et de renforcer ainsi l'isotopie véridictoire du "vraisemblable". Dans la perspective d'une typologie, il prolonge ces considérations par la mise en place d'un paradigme de thématisations qui spécifient le fonctionnement du syntagme, et dégage trois grandes classes de prédicats thématiques où s'investissent les prédicats modaux, fondateurs de la compétence du sujet : il y a le sujet compétent du "voir", qui définit le descripteur "observateur", le sujet compétent du "dire", qui définit le descripteur "bavard", le sujet compétent du "faire", qui définit le descripteur "travailleur" (1). Cette analyse, qui s'appuie sur le sol affermi de la syntaxe actantielle et modale, est d'une efficacité heuristique incontestable. Toutefois, en rejetant a priori hors de son champ d'étude ce qu'il considère comme les dangers d'une approche référentielle des phénomènes descriptifs, Ph. Hamon s'interdit d'envisager la dimension proprement sémantique des objets discursifs de la description et rejette donc le problème de la spatialité dans le domaine des figures, extérieures aux principes de pertinence qu'il s'est fixés (2).

(1) Op. cit., chap. V, "Le système configuratif de la description", pp. 180-223.

(2) Op. cit., p. 7 : "Le présent essai se voudrait être une tentative de réintroduction du descriptif et de sa littéralité dans le champ de la théorie, un descriptif

Or, il nous semble qu'il y a justement un intérêt très réel à envisager le problème de la figurativité spatiale dans sa dimension sémantique et syntaxique : c'est que là, en effet, la relation espace-sujet se retourne comme le doigt d'un gant. Si d'un côté, au niveau de la mise en scène discursive, l'espace est circonscrit, maintenu dans le parcours syntagmatique du sujet voyant, disant, sentant ou travaillant qui le produit et qui, à travers lui, s'identifie partiellement, d'un autre côté, au niveau de la portée non figurative des représentations de la spatialité, il apparaît que c'est l'espace même qui, par la disposition configurative qu'il manifeste, construit le profil d'un sujet. Précisons d'emblée qu'entre le sujet qui projette son espace et l'espace qui projette un sujet, il s'agit à chaque fois de deux formations de sujet de nature différente. Dans le second cas, le sujet n'est plus le simulacre, figure énoncée et énonçante du discours, mais l'instance d'énonciation elle-même. Celle-ci s'y dessine en creux, comme un faisceau d'attitudes cognitives spécifiques reconstituable à partir des emplois réalisés de relations entre les catégories spatiales. Ces relations – et particulièrement le double niveau auquel elles opèrent – deviennent la trace dans le discours d'une certaine organisation de la connaissance, tout à la fois marquée et masquée par la figuration qu'elle propose. Dans ce sens, l'espace devient le lieu de reconstruction, le point origine du sujet : l'instance d'énonciation n'est plus seulement l'instance présupposée à la formation du discours, mais l'instance cognitive dessinée à partir des usages non figuratifs de l'espace qu'elle promeut. Le sujet, conçu cette fois comme terme aboutissant, peut être considéré, à la différence du simulacre figuratif producteur de son espace, comme une configuration cognitive (à la limite une certaine disposition mentale) "produite" par l'espace. C'est à ce titre qu'on peut, semble-t-il, en dire quelque chose.

C'est ce que le rapide parcours analytique de Germinal va maintenant s'efforcer de montrer dans les pages qui suivent. On envisagera d'abord le dispositif figuratif, au fil de la lecture du roman, en développant successivement sa dimension paradigmatique puis sa dimension syntagmatique. Il s'agira plus exactement, en-deça d'une description des "lieux" comme signifiés figuratifs, de dégager les schèmes spatiaux qui constituent, croyons-nous, une des formes essentielles d'homogénéisation du sens. On étudiera ensuite les enjeux non figuratifs du même dispositif où l'espace s'érige, pourrait-on dire, en signifiant interprétatif, ou mieux, en formant d'un discours d'interprétation, trace d'une configuration cognitive et axiologisée du sujet.

que l'on s'efforcera de construire en évitant les pièges de l'approche référentielle (en évitant notamment de le traiter comme description "d'espaces", de "choses", ou "d'objets")" ; même mise en garde, en des termes très voisins, pp. 94, 96, 133.

II. LA DISPOSITION FIGURATIVE

Extrait n° 1 (première partie, chapitre III (1) : Etienne Lantier vient d'être embauché à la mine ; il a pris place en compagnie des autres mineurs à l'intérieur de la cabine qui va les descendre au fond) :

On ne pouvait donc partir, que se passait-il ? Il lui semblait s'impatienter depuis de longues minutes. Enfin, une secousse l'ébranla, et tout sombra, les objets autour de lui s'envolèrent ; tandis qu'il éprouvait un vertige anxieux de chute, qui lui tirait les entrailles. Cela dura tant qu'il fut au jour, franchissant les deux étapes des recettes, au milieu de la fuite tournoyante des charpentes. Puis, tombé dans le noir de la fosse, il resta étourdi, n'ayant plus la perception nette de ses sensations.

"Nous voilà partis", dit paisiblement Maheu.

Tous étaient à l'aise. Lui, par moments, se demandait s'il descendait ou s'il montait. Il y avait comme des immobilités, quand la cage filait droit, sans toucher aux guides ; et de brusques trépidations se produisaient ensuite, une sorte de dansement dans les madriers, qui lui donnait la peur d'une catastrophe. Du reste, il ne pouvait distinguer les parois du puits, derrière le grillage où il collait sa face. Les lampes éclairaient mal le tassement des corps, à ses pieds. Seule, la lampe à feu libre du porion, dans la berline voisine, brillait comme un phare.

"Celui-ci a quatre mètres de diamètre, continuait Maheu, pour l'instruire. Le cuvelage aurait bon besoin d'être refait, car l'eau filtre de tous côtés... Tenez ! nous arrivons au niveau, entendez-vous ?"

Etienne se demandait justement quel était ce bruit d'averse. Quelques grosses gouttes avaient d'abord sonné sur le toit de la cage, comme au début d'une ondée ; et, maintenant, la pluie augmentait, ruisselait, se changeait en un véritable déluge. Sans doute, la toiture était trouée, car un filet d'eau, coulant sur son épaule, le trempait jusqu'à la chair. Le froid devenait glacial, on enfonçait dans une humidité noire, lorsqu'on traversa un rapide éblouissement, la vision d'une caverne où des hommes s'agitaient, à la lueur d'un éclair. Déjà, on retombait au néant.

Maheu disait :

"C'est le premier accrochage. Nous sommes à trois cent vingt mètres... Regardez la vitesse."

(1) Les références de pages renvoient à l'édition de Germinal dans la collection "Le livre de poche", n° 145 ; ici, pp. 35-36.

Levant sa lampe, il éclaira un madrier des guides, qui filait ainsi qu'un rail sous un train lancé à toute vapeur : et, au delà, on ne voyait toujours rien. Trois autres accrochages passèrent, dans un envollement de clartés. La pluie assourdissante battait les ténèbres.

"Comme c'est profond !" murmura Etienne.

Cette chute devait durer depuis des heures. Il souffrait de la fausse position qu'il avait prise, n'osant bouger, torturé surtout par le coude de Catherine. Elle ne prononçait pas un mot, il la sentait seulement contre lui, qui le réchauffait. Lorsque la cage, enfin, s'arrêta au fond, à cinq cent cinquante-quatre mètres, il s'étonna d'apprendre que la descente avait duré juste une minute.

II. 1. Le paradigme de la spatialité

L'espace du récit n'est donc autre que l'espace d'un sujet inscrit dans le récit : l'objectivation du discours prend appui sur la subjectivation déléguée des formes qu'il met en place. Cette syntagmatisation est inhérente – que le sujet soit acteur ou narrateur – à l'émergence même des figures spatiales. C'est aussi, à un autre niveau, cette relation syntaxique qui fonde l'axiologisation des lieux énoncés. Néanmoins, dans la mesure où ces lieux se définissent, en termes de figures comme en termes de valeurs pour le sujet, par les relations qu'ils entretiennent, il est légitime d'en dégager la déclinaison paradigmatique. Le binarisme est en effet jusqu'à l'usure le mode de production signifiante de l'univers zolien.

Le puits assure la connexion entre les deux espaces séparés de la surface et du fond : il figurativise la relation qui dispose comme chacun de ses termes deux univers polarisés autour de la catégorie sémantique de la /verticalité/ : haut vs bas. Surface et fond sont donc les termes présumés – dans les deux acceptions, abstraite et spatiale, du lexème "terme" – de la relation qui, sur l'axe de la verticalité, se manifeste sous la forme d'un déplacement : chute et ascension.

Chacun de ces deux pôles, examiné séparément, articule un paradigme d'éléments tel qu'à chaque terme d'une série correspond dans l'autre série son exact opposé. L'ensemble des éléments déploie deux univers figuratifs rigoureusement symétriques qui constituent la base descriptive de Germinal dont on pourrait, par une analyse exhaustive des occurrences d'énoncés, décliner les termes. On se contentera ici de rapides repères, suffisants pour mettre en évidence les homologies et les contradictions qui assurent l'interdéfinition des deux univers en question. On n'envisagera donc, pour illustrer ce dédoublement spéculaire de la spatialité, que les figures élémentaires de l'eau et du feu.

A la surface, l'eau est essentiellement signalée par la ligne droite d'un canal bordé de deux rangées de peupliers : "Toute l'âme de cette plaine rase paraissait être là, dans cette eau géométrique" (p. 72). L'analyse sémantique de cette figure actualise, dans le contexte, des sèmes d'"horizontalité", de "continuité" et d'"ordonnement" des formes, que l'on retrouve ailleurs, dans la description des bâtiments du coron, des champs de betteraves ou de l'architecture minière. Les eaux stables et rectilignes du canal concentrent ainsi, de manière emblématique, les marques spécifiques de l'univers culturel de la surface. Elles entretiennent avec les eaux du fond une relation symétrique et inverse de polarité : ces dernières, en effet, se trouvent sémantiquement définies par la "verticalité", la "discontinuité" et l'"aléatoire" : ce sont les pluies (cf. l'extrait ci-dessus), les sources et surtout "le Torrent, cette mer souterraine, la terreur des houillères du Nord, une mer avec ses tempêtes et ses naufrages, une mer ignorée, insondable, roulant ses flots noirs à plus de trois cents mètres du soleil" (pp. 434-435). Une analyse plus fine permettrait de montrer que les images apparemment hétérogènes qui se déploient dans l'expansion de la phrase, ne sont pas aussi gratuites qu'il y paraît à première vue. S'insérant dans un véritable système d'inversion métaphorique, elles assurent et renforcent la relation de symétrie entre les deux pôles. Il est clair par exemple qu'à travers la figure de l'eau, et les nébuleuses sémantiques qu'elle autorise, l'espace souterrain se trouve doté d'une dimension aérienne. La verticalité des "pluies", des "ondées" et du "Torrent", tout autant que l'évocation de la "mer", avec son mauvais temps et ses "naufrages", dessinent un véritable cosmos chthonien. Ceci est d'autant plus significatif qu'inversement la surface se trouve, au début du roman - c'est-à-dire lors de la mise en place du paradigme -, privée de toute dimension cosmique : reconnaissant les feux sur le terri, le héros observe qu'"il n'y avait d'autres levers d'astres, à l'horizon menaçant, que ces feux nocturnes de la houille et du fer" (p. 12). Une étude patiente de telles inversions permettrait ainsi d'alimenter l'idée d'une réversibilité paradigmatique des deux univers.

A propos du feu, des observations du même ordre s'imposent. Il y a les feux d'en haut et ceux d'en bas ; mais alors qu'à la surface les feux sont des objets socialisés, marqués axiologiquement comme "bienfaisants" et temporellement comme "éphémères" - tous les foyers domestiques et industriels s'éteignent au cours de la grève des mineurs (pp. 249, 251, 309-310, 372, etc.) - ceux du fond en revanche sont "destructeurs" et/ou "permanents" : c'est le grisou, ou mieux le "Tartaret" qui est au feu souterrain ce que le "Torrent" est à l'eau : "Lorsqu'ils parlaient de cette région de la fosse, les mineurs du pays pâlissaient et baissaient la voix comme s'ils avaient parlé de l'enfer (...). Sodome des

entrailles de la terre (...), profondeur de braise ardente (...), incendie intérieur" qui brûlait "depuis des siècles" (pp. 290-291).

On pourrait affiner et poursuivre ce relevé des oppositions catégorielles au niveau figuratif et en épuiser l'inventaire ; mais là n'est pas notre objet. Précisons seulement que l'homologie ne s'arrête pas aux "figures", mais qu'elle affecte aussi la structure syntaxique sous-jacente à chacun des deux univers. Puisque leur mise en scène est étroitement tributaire du discours qui les produit et que la source de ce discours (indirect libre) est, d'une manière générale, identifiable au sujet collectif "mineurs", les deux espaces du fond et de la surface sont ensemble marqués négativement conformément à l'axiologie de référence. Pour cette raison, ils articulent chacun pour leur propre compte un micro-univers narratif avec son Destinateur transcendant et ses acteurs délégués : c'est, en haut, le "dieu repu" qu'est le Capital, situé hors du savoir accessible, hors de l'espace nommable, "dans l'ombre un point vague, un lieu ignoré et reculé" (p. 16) ; et, en bas, ce sont des forces inconnues, figurativisées entre autres par "l'Homme noir", qui "revient" on ne sait d'où "dans la fosse, tordre le cou aux vilaines filles", et qu'on évoque dans les contes pour enfants (p. 292). Surface et fond sont donc investis d'une même axiologie négative justifiée, de manière similaire, par les limites imposées aux mineurs dans l'appréhension cognitive de l'espace. A la mise en place du paradigme correspond donc une narrativisation élémentaire qu'on peut qualifier de "topophobie".

Cette disposition initiale des figures de la spatialité, comme deux univers figuratifs complexes et cohérents, générant des valeurs à la fois spécifiques et corrélées (géométrie et chaos sont également dysphoriques), est essentielle à la construction d'ensemble, qui se ramène à un jeu sur les rapports de symétrie comme on le verra en examinant les transformations syntagmatiques de la spatialité.

Un exemple significatif vient confirmer les exigences de cette symétrie. H. Mitterand, dans un article intitulé "Eléments de critique génétique de Germinal" (1), cherche à cerner le statut d'une image dans le processus de formation de l'écriture. Il décrit donc les modifications progressives qui affectent l'énoncé d'une figure singulière, partout présente depuis l'Ebauche jusqu'au texte final : il s'agit du "Voreux", c'est-à-dire l'ensemble des constructions en surface de la fosse, décrit comme une "bête goulue, accroupie là pour manger le monde" :

(1) In La pensée, n° 215, octobre 1980.

une bouche donc, celle du fond. Or H. Mitterand fait observer que cette description du Voreux, constante à travers les différents textes, se trouve prolongée dans un des documents préparatoires par l'énoncé suivant : "C'est une bastille d'un nouveau genre". Cette métaphore historique ajoutée aux métaphores animalières ayant disparu de la version définitive, l'auteur s'interroge sur les effets de son addition, puis de sa disparition au regard de l'économie interne de l'image. Il en conclut que la métaphore de la "bastille" déplaçait l'équilibre imposé par les qualifications métaphoriques initiales du "Voreux", et qu'à l'image d'"engloutissement" se trouvait ajoutée, voire substituée, celle d'"enfermement" : en la supprimant finalement, Zola rétablissait la cohésion de la figure. Allant tout à fait dans le même sens, nous dirons qu'un tel micro-événement de l'écriture sur le plan figuratif était susceptible de briser l'autonomie relative, et donc la symétrie des deux univers établie par ailleurs. Alors en effet que l'"enfermement", constituant sémique dégagé de "bastille", stipule une structure syntaxique qui ne présuppose qu'un Destinateur unique, celui de l'extérieur, en l'occurrence celui d'en haut - celui des forces sociales du capital - l'"engloutissement" en revanche laisse ouverte la possibilité d'un Destinateur spécifique d'en bas. Dans le premier cas, l'image de l'enfermement impliquant une aliénation du bas par le haut, on se trouvait d'emblée face à une dissymétrie entre les deux univers spatiaux ; dans le second cas, au contraire, l'engloutissement supposant la force de gravité comme un Destinateur propre, la symétrie entre la surface et le fond est instaurée et maintenue. L'examen génétique d'un simple détail peut, de cette manière, rendre sensibles les enjeux de sens liés au niveau superficiel de la figurativité, et montrer comment l'injection d'une seule figure, toute chargée de ses virtualités, est en mesure de modifier un dispositif d'ensemble au niveau même de ses structures profondes.

II.2. La chute

Le paradigme du haut et du bas, qu'on vient de dégager, imposant les deux univers comme une construction symétrique, émerge, dans l'ordre du texte, d'une structure dynamique qui est celle de la descente, ou plus exactement celle de la chute (cf. l'extrait cité). Dans le puits, on descend toujours, ou plutôt on tombe. S'il y a dans Germinal plusieurs récits de descente (celle d'Etienne au début du roman et celle, définitive, d'un cheval de roulage, pp. 58-61), il n'y a en revanche aucun récit étendu de montée par le puits. Le puits est un connecteur orienté du haut vers le bas. Mais c'est peut-être plus encore : en effet, Etienne Lantier, dans la cage d'ascenseur "se demandait s'il montait ou descendait". L'espace de la chute, où s'abolissent les constructions cognitives élémentaires,

peut être interprété comme un espace démodalisant : le sujet y annule toute compétence cognitive, et dans ce mouvement le sens se perd. G. Bachelard, dans son étude de "La psychologie de la pesanteur", voit dans le vertige de la chute "une image d'effacement ontique" (1). Le texte de Zola réalise cet effacement, plus qu'il ne le suggère, par l'abolition de la continuité de la perception ou, plus précisément, par la disparition de tout espace cognitif continu du sujet ; cette continuité est pédagogiquement rétablie par l'intercession de ce sujet du savoir qu'est Maheu.

Le syntagme de la chute porte donc en lui-même une contradiction sensible, en se définissant à la fois comme un programme de virtualisation et comme un programme d'actualisation de l'espace. D'un côté il abolit l'espace, en tant que construction du sujet, dans le brusque passage d'un lieu à un autre, mais de l'autre il institue la relation définitoire des pôles du haut et du bas comme deux espaces autonomes et disjoints. Cette contradiction, ou ce paradoxe du puits se laisse résumer dans la formule elliptique de M. Serres : "(le puits) déconnecte le déconnecté, mais il connecte aussi le déconnecté" (2). Les deux espaces de la surface et du fond sont donc stipulés, mais leur signification réciproque n'est en rien maftisée. L'espace cognitif du sujet disparaît dans le mouvement même de ce qui institue l'espace comme signification : le sens se dépose dans le puits et le sujet se perd dans la chute. Il est facile de trouver dans cette configuration paradoxale le noyau de notre hypothèse : qu'il s'agisse de l'acteur individuel Etienne Lantier, grand promoteur de configurations spatiales, ou de l'acteur collectif dont il relève, la communauté ouvrière, le sujet s'identifie par l'espace qu'il engendre : il est un effet de l'espace.

Ici se dessine ce qu'on pourrait appeler la problématique spatiale du roman. Il nous paraît possible de considérer, en effet, que le parcours narratif d'ensemble du sujet collectif ne prend son sens véritable qu'au regard des relations reconstituables qui sont établies et qui se transforment entre ce sujet et ses projections spatiales. En d'autres termes, son parcours spatial constitue le support signifiant de son parcours historique et social : le sujet "s'inscrit" et inscrit son devenir dans les figures des lieux. Installé dans l'espace d'en haut (lieu axiologique de la bourgeoisie) comme dans l'espace d'en bas (lieu des forces originelles de la terre),

(1) G. Bachelard, La terre ou les rêveries de la volonté, Paris, José Corti, 1947, p. 350.

(2) M. Serres, "Discours et parcours", in L'Identité. Séminaire dirigé par Claude Lévi-Strauss, Paris, Grasset, 1977, p. 28.

et cependant exclu, en tant que fondateur virtuel de valeurs, de l'un et l'autre de ces lieux, le "mineur" ne peut se réaliser comme "homme" (1) que par la production d'un espace nouveau, ou plus exactement par la production d'une relation nouvelle entre les espaces disjoints. Il lui faut donc briser la symétrie, qui correspond à l'état initial du récit, celui du contrat établi entre les acteurs sociaux. La rupture de la symétrie initiale, dans laquelle se décline le paradigme, correspond à une syntagmatisation des oppositions spatiales et s'opère sur la base des transformations narratives.

II.3. Les transformations syntagmatiques de la spatialité

Extrait n° 2 (septième partie, chapitre VI, pp. 500-502 ; Etienne Lantier quitte le site de la mine où il vient de saluer les mineurs redescendus au fond après l'échec de la grève) :

- "Sous la terre, là-bas, à sept cents mètres, il lui semblait entendre des coups sourds, réguliers, continus : c'étaient les camarades qu'il venait de voir descendre, les camarades noirs, qui tapaient, dans leur rage silencieuse (...)" ;
- "Au loin, dans le soleil clair, il voyait les heffrois de plusieurs fosses, Mirou sur la droite, Madeleine et Crève-cœur, côte à côte. Le travail grondait partout, les coups de riveleine qu'il croyait saisir, au fond de la terre, tapaient maintenant d'un bout de la plaine à l'autre. Un coup, et un coup encore, et des coups toujours, sous les champs, les routes, les villages, qui riaient à la lumière (...)" ;
- "Maintenant, en plein ciel, le soleil d'avril rayonnait dans sa gloire, échauffant la terre qui enfantait. (...) Encore, encore, de plus en plus distinctement, comme s'ils se fussent rapprochés du sol, les camarades tapaient. (...) Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germaient lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre".

Notre objet n'est pas ici d'analyser la structure narrative des programmes que recouvrent les différentes configurations enchaînées du "travail", de la "grève" et du "sabotage" du puits de la mine. Il s'agit plutôt d'examiner, sur le plan discursif, les "retombées" de ces programmes sur la figurativité spatiale : comment

(1) Cette figure thématique de l'"homme" constitue, dans le réseau contextuel des figures, l'axiologisation euphorique du sujet : elle s'inscrit dans une transformation fondée sur l'opposition "animalité" vs "humanité".

cette figurativité répercute-t-elle dans une structuration propre les parcours narratifs qui la soutiennent ? Comment les transformations spatiales qui en résultent ordonnent-elles, à leur tour, de manière dialectique l'ensemble du roman ?

L'extrait n° 2 qu'on vient de lire est tiré du dernier chapitre du livre (le troisième paragraphe cité est le dernier du roman). Les relations initiales entre la surface et le fond, leurs oppositions et les modes de transfert d'un niveau à l'autre, s'y trouvent considérablement bouleversés. Avant d'envisager dans le détail cette transformation ultime qui affecte le paradigme des relations symétriques haut *vs* bas, il nous faut remonter aux grandes transformations qui la précèdent dans l'amont du récit et qui constituent les séquences-pivots de son développement. Ainsi vont s'articuler trois grands changements dans la disposition spatiale, associés à la grève d'abord, au sabotage ensuite et au départ du héros enfin. Si nous focalisons étroitement cette scénographie, il apparaît que les changements répondent à un système régulier de transformations. On peut avancer que, d'une manière générale, la syntagmatisation des rapports spatiaux brise le dispositif polaire initial selon deux modes : d'abord celui de l'exclusion, qu'on peut définir comme l'actualisation d'un des pôles de la relation et la virtualisation concomitante du pôle opposé, et ensuite celui de la neutralisation, dans le sens qu'a donné la phonologie à cette notion et qui a été par la suite intégré à leur théorie par les sémioticiens (1) : l'opposition fonctionnelle entre les termes d'une catégorie sémantique ne se réalise pas à l'intérieur d'un contexte déterminé, ce qui permet la manifestation d'un terme syncrétique subsumant ceux de la catégorie. Ces deux modes de la transformation affectent de manière différente la relation de symétrie qui avait été initialement dégagée : dans le premier cas (exclusion), nous dirons qu'il y a formation d'une relation de dissymétrie, fondée sur le déséquilibre entre les parties, que manifeste la domination de l'une sur l'autre ; dans le second cas (neutralisation) nous dirons qu'il y a production d'une relation d'asymétrie, lorsque la relation oppositive initiale est devenue non pertinente et que s'installe à sa place une figure syncrétique. Il va de soi qu'au regard de l'usage mathématique de ces concepts, l'emploi qui en est fait ici peut paraître approximatif et insuffisant : nous ne leur demandons d'autre service que d'assurer la mise à nu de schèmes que nous croyons voir à l'œuvre, rappelons-le, non seulement au niveau de la représentation figurative de la spatialité, mais aussi, simultanément, à celui de sa représentation non figurative : c'est par rapport à ce dernier niveau que l'usage de ces notions peut être le plus suggestif.

(1) Cf. A.J. Greimas, J. Courtés, Dictionnaire, *op. cit.*, p. 251.

1. Dans le cadre du schéma spatial que nous avons décrit, la production d'une relation de dissymétrie, reposant sur le projet d'annulation d'un des pôles par l'autre, peut être double, d'une manière à la fois prévisible et réversible.

La première est réalisée dans la séquence de la grève (IV^e, V^e et VI^e parties du roman) qui correspond, en termes de spatialité et du point de vue du sujet collectif qui est le nôtre, à un parcours disjonctif d'avec le bas et, corrélativement, à un parcours conjonctif avec le haut. La grève des mineurs peut être globalement interprétée comme un mouvement d'occupation exclusive de la surface. Dans une perspective d'analyse qui prendrait en compte la directionnalité des mouvements, l'espace du bas apparaîtrait comme un espace d'origine et celui du haut comme un espace de destination. A titre d'illustration figurative, il est clair que le programme disjonctif est signalé particulièrement par les séquences de "rupture des câbles" de la cage d'ascenseur et de "destruction des machines" pourvoyeuses de l'énergie (V^e partie, chap. 1 et 2) ; le programme conjonctif, quant à lui, est caractérisé par l'extension considérable de l'espace disponible à la surface. Brisant l'opposition du dehors et du dedans, les mineurs sortent des parcours clos imposés par la géométrie du coron et de l'infrastructure minière : ils font irruption à la surface de la terre. C'est d'abord la réunion nocturne dans la forêt de Vandame où, les leaders, dans leurs discours, mettent en place les valeurs de la communauté naissante ; c'est ensuite, jaillissement au dehors, la longue déambulation prédatrice des mineurs à travers la plaine, de puits en puits, jusqu'à l'hôtel du directeur de la Compagnie minière (V^e partie, chap. 3, 4, 5, 6). Repoussant les limites de l'étendue, ce programme revêt la forme d'une appropriation de la surface, espace utopique de la performance. Ce double programme corrélé - disjonctif et conjonctif - est cependant sanctionné par un échec : le projet dissymétrique se trouve annulé sur le lieu même de la jonction surface-fond, au bord des deux espaces, à l'orifice du puits, lors de la fusillade meurtrière de l'armée contre les grévistes (VI^e partie, chap. 5).

La seconde opération de dissymétrie est exactement l'inverse de la première. Alors que la transformation précédente correspondait à un investissement axiologique de la surface (devenue le lieu exclusif des valeurs), celle-ci mobilise au contraire les valeurs dynamiques du fond : c'est la catastrophe d'engloutissement de la mine, réalisée par l'entremise de cet acteur délégué du Destinateur chtonien qu'est l'anarchiste Souvarine, saboteur du puits. Ce "tout qui coule à l'abîme" qu'évoquait Zola dans le soliloque de l'Ebauche en se demandant "où mettre" cette séquence, trouve donc sa place dans le système prévisible des transformations : il s'agit cette fois de l'annulation du haut par le bas. L'illustration la plus significative en est, à cet égard, la disparition de l'eau "géométrique",

"âme" de la plaine, dans la béance du trou : "Le désastre n'était pas complet, une berge se rompit, et le canal se versa d'un coup, en une nappe bouillonnante, dans une des gerçures. Il y disparaissait, il y tombait comme une cataracte dans une vallée profonde" (p. 455).

C'est ainsi que, dans l'agencement des figures, le puits et le canal se font écho : à la fois axe et emblème des deux univers spatiaux respectivement, ils en condensent les oppositions ; ils constituent à la fois le siège et l'enjeu des relations conflictuelles entre les espaces disjoints. Canal et puits sont tous deux des connecteurs, le premier sur le plan de l'horizontalité, le second sur celui de la verticalité ; tous deux sont les lieux de la gravité suspendue et conjurée ; entre eux se multiplient les analogies figuratives et fonctionnelles. Pourtant l'un et l'autre relèvent d'un ordre axiologique différent : le canal est le vecteur topographique des valeurs sociales que le puits, autre aspect de son paradoxe, met en contact permanent avec les forces naturelles érigées en axiologie : par le puits, les valeurs de l'univers souterrain font brusquement irruption à la surface. En engouffrant le canal, il fait de cette manière "monter" au paradigme de la surface des figures jusqu'alors réservées au paradigme du fond : "gerçures", "fentes", "déchirures", "failles". A l'espace initial, construit et ordonné, s'est substitué à la surface celui, originel et aléatoire, du fond. Cette seconde opération, qui est bien, comme la précédente, de nature à briser la symétrie initialement posée, nous paraît cependant différente dans ses résultats : alors que la "grève" opérait une relation disjonctive et maintenait ainsi le "fond" (vs la surface) comme une virtualité susceptible de s'actualiser à nouveau comme valeur dans un ordre axiologique inédit, la "catastrophe" qui résulte du sabotage tend, en revanche, à l'annulation réciproque des deux univers. Elle vise l'abolition de toute relation signifiante entre les termes de l'axe sémantique /verticalité/ ; la configuration qu'elle instaure est celle du non sens, c'est celle du "chaos". Pour la distinguer de la précédente, on pourra la nommer anti-symétrie, variante dans le schéma de rupture de la relation symétrique et posée comme son contradictoire.

Dans les deux cas cependant, tout se passe comme si l'annulation d'un des pôles de la dichotomie spatiale rendait impossible l'émergence d'une axiologie collective nouvelle, susceptible d'orienter le parcours (nécessairement finalisé) du sujet. Les deux opérations inverses, celle qui résulte de la grève et celle qui résulte de la catastrophe, aboutissent donc l'une et l'autre à la négativité absolue dans l'univers des valeurs de référence. Le deuxième mode de transformation des relations spatiales que nous avons signalé, celui de la neutralisation de la dichotomie (asymétrie), peut seul correspondre à l'émergence de valeurs positives.

2. L'opération d'asymétrie est celle qui se trouve réalisée dans le deuxième extrait cité plus haut (p. 20). Etienne Lantier, lorsqu'il quitte, à la fin du roman, le site de la mine, est l'opérateur de cette résolution dialectique de l'antagonisme : il s'institue comme le sujet du savoir, transformateur des oppositions qui articulent la spatialité. Brisant la symétrie, et dépassant cependant la dissymétrie, il abolit la contradiction indépassable du bas et du haut, il neutralise les termes de la relation binaire et, en les actualisant en même temps, il réalise un terme nouveau, figurativisé par la métaphore de la "germination". C'est ce terme dynamique, qui stipule à la fois un parcours sur les pôles et leur co-présence dans le discours, que nous qualifions de figure asymétrique. Cette figure dépasse l'opposition binaire surface/fond, en installant sur l'axe de la verticalité un troisième terme qui fait de la surface un terme médian (et non plus un terme ultime comme précédemment) et fonde un univers spatial à trois dimensions : chthonienne, terrienne et aérienne. Elle transforme aussi le mode de passage d'un niveau à l'autre et déplace les différentes affectations, antérieurement assignées à certaines catégories sémantiques : la verticalité était affectée exclusivement à l'univers souterrain, la voici partie prenante de l'univers terrien ; l'horizontalité, en revanche, qui, comme la géométrie, était du ressort exclusif de la surface, relève désormais aussi de l'univers du fond. C'est ainsi que l'ascension finale des mineurs ("comme s'ils se fussent rapprochés du sol") n'emprunte pas le vecteur vertical du puits : elle se diffuse, horizontalement disséminée, "d'un bout de la plaine à l'autre".

Cette émergence d'un nouvel ordre de la spatialité est étroitement liée au mode discursif de production de l'espace, et son caractère hallucinatoire est déterminé par l'hypertrophie sensorielle de l'ouïe, qui partage avec l'odorat, comme on sait, le privilège de franchir les bornes : "Il lui semblait entendre", "il croyait saisir"... On rencontre ici les problèmes plus généraux, et peu explorés dans l'analyse des discours, de l'aspectualisation spatiale : le "devant" et le "derrière", le "proche" et le "lointain", la position des "limites" dans la construction de l'espace, constituent autant d'éléments qui permettent de révéler la présence implicite d'un actant observateur, de spécifier l'espace qu'il produit et, éventuellement, de décrire les modalités de la relation qu'il entretient avec lui. C'est ainsi qu'il est aisé de reconnaître dans Germinal que les deux univers spatiaux du haut et du bas répondent, dans les énoncés descriptifs qui les mettent en place, à deux régimes distincts de construction : le mode de manifestation de la surface est essentiellement "visuel", et son mode aspectuel est largement dominé par le lointain : "Ses yeux, qui erraient sur la plaine immense, peu à peu l'aperçurent" (p. 71) ; le fond, au contraire, est le domaine de la proximité

immédiate de la matière, et son mode de construction par le sujet est celui du toucher et de l'ouïe (c'est ce que montre, entre autres, la description du travail des mineurs dans une veine, pp. 40-42). Là aussi, l'opposition aspectuelle assure la projection symétrique des deux univers.

Lorsque le régime de la spatialité est modifié, son mode de production se trouve lui aussi bouleversé : le son transgresse les barrières imposées à la vue, l'ouïe est transversale, spatialement synchrétique, indifférente (comme l'odorat) aux limitations de l'œil et du doigt. L'ouïe est donc l'instrument rêvé pour l'élaboration d'une nouvelle ordonnance spatiale. Elle permet, par son fonctionnement aspectuel différent de celui de la vue, de fonder un nouveau schème de relations réciproques entre les différents niveaux.

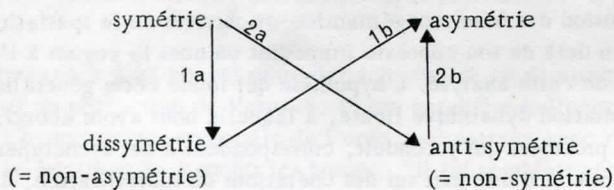
Cette représentation dynamique de la spatialité figurative, constructions dissymétriques à partir du paradigme initial, puis émergence d'une combinaison synchrétique, se trouve du même coup investie par le sujet d'une orientation positivement valorisée, d'une perspective téléologique renforcée par le filage de la métaphore de la germination : "les récoltes des siècles futurs", et par les transformations opérées entre les catégories spatiales et les catégories temporelles ; la combinaison spatiale synchrétique devient tout à coup le support du "devenir" et du "progrès" : "des hommes poussaient", etc.

3. L'extension des fonctions sémantico-discursives de la spatialité permet d'envisager, au delà de son contexte immédiat où nous la voyons à l'œuvre, une généralisation de cette analyse. L'hypothèse qui fonde cette généralisation est que la représentation dynamique finale, à laquelle nous avons abouti, ainsi que l'ensemble du processus qui y conduit, correspondent à des archétypes de production de sens reposant d'une part sur des opérations de spatialisation, d'autre part sur des manipulations de relations symétriques. Un large corpus devrait, bien entendu, être mobilisé pour vérifier une telle hypothèse. Toutefois, et c'est ce qu'avance un sémioticien tel que Viatcheslav V. Ivanov, la formation de ces archétypes peut aussi bien être reconnue dans le fonctionnement signifiant des systèmes mythologiques ou des rituels archaïques que dans les constructions linguistiques d'où ils ont d'abord été dégagés. C'est dans la perspective d'une élucidation de ces formes et de leur modélisation, qu'il appelle l'élaboration "d'une théorie de la symétrie en tant que science séparée" (1). Il est hors de question,

(1) V. V. Ivanov, "Les relations anti-symétriques et symétriques dans les langues naturelles et dans d'autres systèmes sémiotiques", in Ecole de Tartu, Travaux sur les systèmes de signes, Bruxelles-Paris, Complexe-P. U. F., 1976, pp. 12-17.

bien sûr, de s'engager ici sur un terrain aussi vaste, appelant autant de compétence érudite que de savoir-faire théorique. Nous voudrions seulement alimenter localement cette hypothèse à partir de l'exemple littéraire de Germinal et montrer que les procédures de spatialisation, débordant largement leur assignation figurative, fonctionnent, à la manière d'une sémiosis au second degré, comme le support signifiant d'un discours interprétatif abstrait, situé sur ce que nous proposons d'appeler une isotopie herméneutique. Or, et c'est là l'intérêt, ces procédures sont isomorphes, à ce second niveau, de ce qu'elles étaient au niveau figuratif, c'est-à-dire qu'elles empruntent le même moule structurel pour se manifester : en d'autres termes, elles s'inscrivent elles aussi dans le système des transformations qui affectent les relations de symétrie.

Avant de développer ce point et de dégager le palier discursif homogène qui le concerne, il peut être utile de condenser le modèle des opérations spatiales qui nous a paru nodal dans l'analyse, et de l'inscrire, à partir du terme de "symétrie", à l'intérieur d'un carré sémiotique. Il y a fort à parier que la présentation de ce carré, et a fortiori les conclusions qu'on doit pouvoir en tirer, ne sont pas exactement conformes aux règles formelles de la construction théorique du modèle. Il aura seulement la valeur d'une sténotypie, adéquate on l'espère au champ qu'il entend décrire, et aux différents parcours qui s'y déploient.



Les difficultés d'interprétation de ce carré sont nombreuses : elles concernent l'inter-définition des catégories et le fait préalable que chacune d'entre elles soit déjà un complexe sémique ; la mise en place des axes sémantiques subsumant les relations de contrariété et de subcontrariété ; la valorisation inverse – positive et négative – de chacune des deixis, pour ne citer que les problèmes les plus évi-dents. Cependant, d'un point de vue strictement descriptif, ce carré présente l'avantage de donner une représentation claire des parcours de structuration de l'espace qui se construit dans Germinal et du même coup d'instituer la spatialité comme un plan homogène et constitutif de l'organisation du roman. Le premier parcours réalise, à partir de la catégorie "symétrie" (qui correspond au paradigme initial des deux univers spatiaux), le pôle "dissymétrie" ; lequel, par le support narratif de la grève, tend à l'annulation partielle de la version "souterraine"

de la spatialité (parcours 1a), avant de se transformer à son tour en pôle "asymétrie" qui actualise l'ensemble des figures de l'espace : horizontalité et verticalité, surface et profondeur sont désormais co-présentes, et condensées dans la métaphore dynamique et syncrétique de la "poussée germinative" (parcours 1b). Le second parcours, qui se déploie lui aussi à partir de la catégorie "symétrie" (en raison du retour à l'état initial que déterminent l'échec de la grève et la reprise du travail), actualise le pôle "anti-symétrie" : c'est le programme destructeur de l'anarchiste Souvarine et le déclenchement de la catastrophe (parcours 2a). Là, le passage simultané du bas en haut et du haut en bas, fonde le contraste significatif entre les deux termes et du même coup l'annule en tant que signification. Le non-sens ne peut être résorbé que par l'émergence de la catégorie "asymétrie", terme final, comme nous l'avons vu, du parcours (2b). Cet ensemble de transformations, régissant au niveau figuratif le dispositif de la spatialité, peut être érigé en un modèle heuristique, dès lors qu'il constitue aussi, dans le texte que nous analysons, le formant spatial d'un discours non-figuratif.

III. LA SPATIALISATION, FORMANT D'UN DISCOURS D'INTERPRETATION

Cette grande labilité sémantique des figures de l'espace qui, par l'opération discursive de spatialisation, trament de bout en bout les discours de toute nature - qu'ils soient figuratifs ou abstraits, savants ou quotidiens, socio-politiques ou esthétiques - a fait ici et là l'objet de recherches spécifiques. "Tout notre langage est tissé d'espace", écrit G. Genette en commentant un ouvrage de G. Matoré consacré à ce problème (1). Cependant, l'irruption de la spatialité dans les constructions sémantiques des langues naturelles et la part qu'elle prend à la stucturation de leur logique propre ont rarement été intégrées, à notre connaissance, dans les théories générales du langage.

On évoquera seulement, pour son caractère extrêmement stimulant, la problématique de ce qu'on appelle, en sémantique linguistique, l'hypothèse localiste, qui attribue aux opérations de spatialisation une place centrale dans la structure grammaticale, lexicale et sémantique des langues. John Lyons définit ainsi le localisme : "hypothèse selon laquelle les expressions spatiales sont plus fondamentales, grammaticalement et lexicalement, que diverses espèces d'expressions non spatiales. Les expressions spatiales sont plus fondamentales au plan linguistique, pour les localistes, car elles servent de modèle structurel aux autres

(1) G. Genette, Figures I, "Espace et langage", Seuil, 1966, pp. 101-108. L'article expose et discute les thèses de G. Matoré in L'Espace humain, La Colombe, 1962.

expressions. La raison en serait, comme l'ont avancé très plausiblement certains psychologues, que l'organisation spatiale est au cœur même de la connaissance humaine" (1). La théorie localiste, avec ses notions opératoires de "voyage" (indiquant le processus de passage d'un état à un autre), de "chemin", de "frontière", montre ainsi que les expressions spatiales servent à former et structurent les localisations temporelles, aspectuelles, abstraites, etc. Allant dans une direction également esquissée par Cl. Zilberberg sur ce problème (2), elle montre aussi que ce qu'on considère ordinairement comme des métaphores repose sur une structure spatiale et peut s'expliquer en termes localistes.

Sans explorer, linguistiquement parlant, les tenants et les aboutissants de cette hypothèse – difficiles, du reste, à maîtriser – nous irons cependant dans un sens très voisin en envisageant seulement le phénomène dans sa dimension discursive. Nous dirons donc que les opérations de spatialisation servent d'autres fins, dans le discours, que la figurativité spatiale. Et nous étudierons, à propos de Germinal, ce qu'on peut appeler une figuration spatiale de l'abstraction dans un discours qui se veut exclusivement figuratif. En d'autres termes, par la place qu'occupent en son fonctionnement les catégories et les relations de l'espace, on peut affirmer que l'abstraction s'y structure comme figure, et que le discours abstrait, censé à la limite théoriser le sens, puise dans la spatialité certains des schèmes fondamentaux de sa construction. De ce point de vue, si Germinal apparaît comme un grand roman de l'espace, c'est en raison même du caractère éminemment productif en son sein des figures spatiales : en effet, et c'est là surtout que réside sa singularité, on y constate non seulement un double usage discursif de la spatialisation, ce qui est commun, mais surtout une homologie structurelle rigoureuse entre ces deux usages, ce qui l'est peut-être moins. Cet isomorphisme résulte de ce que, dans le discours dit "abstrait", le même axe sémantique de la verticalité, avec ses deux pôles symétriquement opposés du "bas" et du "haut" et les transformations qui affectent sur le plan syntagmatique cette relation, se trouve, comme on va le voir, à nouveau mobilisé. Mais il remplit en ce cas une fonction toute différente de celle qui s'était dégagée de la lecture figurative du roman. La spatialisation n'est plus, à proprement parler, le signifié descriptif d'une représentation référentielle (apte à donner l'illusion du réel) ; elle fonctionne désormais comme schème signifiant dans un discours interprétatif second (apte à donner l'illusion du sens).

(1) J. Lyons, Sémantique linguistique, Larousse, 1980, pp. 338-344.

(2) Exposé sur "la Métaphore", au séminaire de Sémantique générale (A.J. Greimas), E.H.E.S.S., année 1980-1981.

On peut voir ces schèmes prendre diversement forme dans le roman : examinons à titre d'exemple le récit des trois meurtres commis dans *Germinal*, ou plus exactement le discours qui est tenu à leur propos. Le premier est le fait d'un enfant, Jeanlin, "total dégénéré des vices des houillères" (1), qui tue un jeune soldat, une nuit, d'un coup de couteau (pp. 394-395) ; le vieillard Bonnemort commet le second en étranglant, dans une crise de démence, la jeune bourgeoise Cécile (pp. 469-470) ; Etienne Lantier, enfin, se débarrasse de Chaval, son rival de toujours, au fond de la mine inondée, à l'aide d'une lame de schiste (p. 481).

Extrait n° 3 (il s'agit ici seulement du commentaire qui accompagne le récit de chacun de ces meurtres) :

- Jeanlin : "Etienne, épouvanté de cette végétation sourde du crime au fond de ce crâne d'enfant, le chassa encore, d'un coup de pied, ainsi qu'une bête inconsciente" (p. 395) ;
- Bonnemort : "Quelle rancune, inconnue de lui-même, lentement empoisonnée, était-elle donc montée de ses entrailles à son crâne ? L'horreur fit conclure à l'inconscience, c'était le crime d'un idiot" (p. 470) ;
- Etienne (marqué, quant à lui, par "la lésion dont il couve l'inconnu", p. 47) : "Une voix abominable, en lui, l'assourdissait. Cela montait de ses entrailles, battait dans sa tête à coups de marteau, une brusque folie du meurtre, un besoin de goûter au sang" (p. 389) et : "Le besoin de tuer le prenait, irrésistible (...). Cela monta, éclata en dehors de sa volonté, sous la poussée de la lésion héréditaire. Il avait empoigné, dans le mur, une feuille de schiste (...)" (p. 481).

On interprétera globalement ces fragments de discours comme le déploiement figuratif de la causalité. On constate tout de suite que ce déploiement s'effectue conformément au modèle général exposé plus haut : les pôles symétriques du "bas" et du "haut", susceptibles de se développer en deux domaines figuratifs axiologisés, celui des "entrailles" et celui de la "tête", sont mis en place dans chaque fragment et l'acte meurtrier est énoncé comme un effet de leur brusque connexion. La configuration spatiale qui se dégage est homologue à l'une de celles que nous avons décrites au seul niveau figuratif : celle de la dissymétrie par exclusion.

Si elle est structurellement identique, cette configuration n'a plus cependant le même statut discursif que précédemment. Chacune de ces séquences articule

(1) L'Ebauche, manuscrit BN, NAF 10307, folio 442.

en réalité deux types d'unités discursives distinctes et enchaînées : il y a d'une part un énoncé narratif 1 qui, sur la dimension pragmatique, prend en charge le programme somatique de l'assassinat, et d'autre part, situé immédiatement avant ou immédiatement après dans la suite linéaire des énoncés du texte, un énoncé narratif 2 qui, sur la dimension cognitive, référentialise le premier et prononce à son sujet un discours pseudo-scientifique d'explication, remontant de l'effet à la cause : le geste meurtrier résulte d'une soudaine annulation de la symétrie, par la connexion du "bas" et du "haut", des entrailles et de la tête.

Significative à cet égard, pour marquer le seuil entre les deux unités discursives et l'écart entre les deux énoncés narratifs qui les organisent, est la procédure du débrayage énoncif qui se trouve diversement lexicalisé dans ces fragments : dans le premier cas, c'est le sujet "Etienne", "épouvanté de cette végétation..." ; dans le second, le discours indirect libre construit l'instance d'un sujet doxologique "on" ; et dans le troisième, c'est le parcours débrayé d'un nouvel acteur, "une voix", dont le texte retrace l'itinéraire. Dans les trois cas, la transformation dissymétrique actualise le pôle négatif de l'axiologie individuelle, comme l'ont fait la grève et la catastrophe pour l'axiologie collective. C'est le même drame spatial qui se noue : le puits et la "fêlure", figure de la lésion héréditaire, sont un seul et même conduit, une seule et même image (1).

Mais on trouve aussi, ailleurs, confirmant notre thèse, le processus de la transformation asymétrique : le parcours de la formation du savoir libérateur, celui de la germination intellectuelle, emprunte le chemin vertical/horizontal de la dissémination ; c'est la figure de "l'élargissement" : "Un fond d'idées obscures endormies en lui, s'agitait, s'élargissait" (p. 135), et quelques pages plus loin, cette figuration d'une spatialité sans pôles ni termes : "Ce rêve [d'une société nouvelle] s'élargissait, s'embellissait, d'autant plus séducteur qu'il montait plus haut dans l'impossible" (p. 164). On peut semble-t-il, au vu de ces textualisations, pousser un peu plus loin l'analyse : la brusque connexion des pôles représente une condensation spatiale, alors que la diffusion-dissémination représente une expansion ; le premier mouvement, comparable à un mouvement centripète, tend à l'annulation de l'espace, à la fusion de ses dimensions en un point où s'investit la négativité ; le second mouvement au contraire, comparable à un mouvement centrifuge, tend à une occupation globale des dimensions de l'espace et actualise du même coup la positivité.

(1) On retrouve évidemment ces connecteurs spatiaux, pourvus des mêmes fonctions, dans d'autres romans de Zola : la fêlure dans La Bête humaine et le "puits" dans Pot-Bouille, par exemple.

A travers ces exemples, on le voit, l'usage de l'opposition haut vs bas, et les divers parcours qui se déploient à partir de son paradigme, engagent en réalité un certain mode d'appréhension cognitive, une certaine manière d'ordonner la connaissance. Le discours zolien, en produisant ses énoncés spatiaux, les donne à lire simultanément de deux manières, on pourrait dire selon deux codes : d'un côté il dispose une topographie, qu'il valorise et oriente, et la lecture se fait alors selon le code descriptif ; et de l'autre, usant des catégories et des relations qui règlent cette topographie, il en explique et en finalise le sens : la lecture se fait alors selon le code herméneutique. Les catégories et les relations spatiales deviennent ainsi les instruments de leur propre lisibilité. On voit donc que l'œuvre "réaliste" qu'est Germinal, si transparente au premier coup d'œil, raconte sur deux plans simultanés une histoire qui est en réalité beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît : un plan de "construction référentielle" et un plan de "construction symbolique". Les relations exactes entre ces deux plans sont loin d'être évidentes : les deux discours, en effet, que la spatialité supporte et permet de tenir, se soutiennent et se définissent l'un l'autre. Le discours fictionnel de représentation du monde et le discours "philosophique" d'interprétation du sens, jouant sur les mêmes parcours sémantico-discursifs, se justifient et se garantissent ensemble. D'un côté, le discours figuratif sert de référence interne au discours herméneutique qui se donne pour tâche de le faire signifier ; et de l'autre, ce dernier ne peut "signifier" qu'à travers les catégories mêmes qu'il emprunte au premier et qui sont étroitement tissées dans sa trame : la référentialisation interne entre les deux discours est réciproque et circulaire.

On peut encore observer que le plan figuratif de la spatialité, la plaine, la mine, le puits, le labyrinthe des galeries, du seul fait de sa disposition dans la grande syntagmatique du roman, porte en tant que tel son interprétation : il est simultanément, comme le disait Goethe à propos du symbole, "la chose, sans être la chose, et quand même la chose" (1). La structure des lieux contient en elle-même un discours théorique virtuel qui se trouve avalisé et confirmé dans l'usage non figuratif des relations spatiales : seule la reconstruction abstraite des catégories qui "gèrent" en profondeur cette structure permet de le dégager. Or, inversement, cet usage abstrait du schéma spatial, qui nous paraît indubitable, est de son côté intégralement figurativisé, comme le montre cette "expédition sous-encéphalique" (Giraud) à travers les boyaux des entrailles et le cerveau. La question peut dès lors légitimement se poser de savoir où est le sens propre et où le sens figuré, où l'abstrait et où le figuratif ? Cette distinction si commode

(1) Cité par T. Todorov, in Théories du symbole, Seuil, 1977, p. 239.

dans l'analyse des discours n'a pas de frontière stable ; en a-t-elle une seulement ? L'écart entre les deux types discursifs n'est-il pas surtout un effet de leur usage et de leur finalisation ? Rien n'empêche, en effet, en ce qui nous concerne, d'interpréter le dispositif central de la mine, avec le considérable agencement de figures qui le constitue, comme une "métaphore" globale insérée de plain-pied dans une gnoséologie qui ne peut se dire autrement qu'en termes d'espace (1).

Dans un tel système, la construction spatiale devient le support signifiant d'un discours herméneutique étendu dont le plan de référence est le discours descriptif restreint. Le premier est implicite et informulé, dans la mesure où il s'intègre et se dissipe dans le second, qu'exclusivement le texte affiche. C'est lui néanmoins qui conjure, en retour, l'expansion aléatoire et indéfinie de ce dernier puisqu'il le modélise et le soumet à sa règle directrice, présidant à la formation et au progrès de la connaissance : le sens, entendu comme une valeur

(1) Ce débat sur la distinction, à visée essentiellement typologique, entre discours figuratif et discours non-figuratif a déjà retenu à plusieurs reprises l'attention des sémioticiens : J. Geninasca, dans son article intitulé "Mise en clair des messages. Analyse du récit et analyse du discours poétique" (in Le lieu et la formule, Hommage à Marc Eigeldinger, La Baconnière, 1978), réfute "l'usage courant que l'on fait de ces oppositions" et note, à propos de la poésie de Saint-John Perse qu'il étudie : "L'expression concrète (nous dirions la manifestation figurative) apparaît comme le corrélat indispensable d'une thématique située aux confins de la plus haute abstraction" (p. 225). J. Courtés, de son côté, considère que "le figuratif et l'abstrait ne s'opposent pas au plan catégoriel, mais comme deux pôles sur une échelle, qui admettent des positions intermédiaires : le figuratif n'est autre que du moins abstrait, tout comme l'abstrait peut être considéré comme du moins figuratif (ce qui peut être interprété, à la suite de A.J. Greimas, en termes de 'densité sémique' plus ou moins grande)" ("Quelque chose qui ressemble à un ordre", in Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales, op. cit., p. 64). Quant au débat sur "sens propre" et "sens figuré", nous rejoignons, sans trancher, les réflexions de C. Zilberberg qui note qu'"avec une inconscience invétérée (...), la tradition scolaire place le sens figuré dans la dépendance du sens propre, alors que seul le parti inverse est raisonnable. Pour nous est premier le sens figuré, que nous préférons appeler schématique (...), tandis que ce qu'on appelle le sens propre est un sens symbolique, illusionniste et figuratif. Ou bien encore : nous faisons de ce qu'ils appellent le sens figuré la constante, et de leur sens propre la variable" in "Alors ! Raconte !", Actes Sémiotiques-Documents, III, 30, 1981, p. 44.

dans l'axiologie de référence - c'est-à-dire le "bon" sens, celui de l'élucidation et du devenir - surgit de toute connexion synchrétique (et non antithétique) de localisations disjointes. La figure de la germination illustre ainsi la liquidation de la "tare" originelle (figure renouvelée de la faute originelle) dans une vision eschatologique, tout entière tendue par sa finalité dernière.

On comprend dès lors l'importance et l'enjeu de la construction figurative - l'image telle que le discours lui donne forme en lui-même, c'est-à-dire telle qu'elle est "imaginée". "Les images imaginées, écrit G. Bachelard en postulant leur prééminence sur les images de la perception, sont des sublimes des archétypes plutôt que des reproductions de la réalité" (1). Une telle réflexion nous situe en définitive bien au delà des rapports de présupposition et d'intrication que l'analyse avait déjà dégagés entre les localisations qui supportent les événements pragmatiques et celles qui supportent les événements cognitifs. Derrière le parallélisme fonctionnel des images spatiales, elle permet de poser la question de leur statut fondamental, celle de leur capacité à se convertir en figures de la temporalité et de l'abstraction, et celle enfin de la place qu'il convient de leur assigner dans le corps même de la théorie sémiotique.

IV. LE SUJET DE LA SPATIALISATION

Une autre question, complémentaire de celle qu'on vient d'évoquer, se pose à son tour : si, d'un côté, on s'interroge sur le statut des figures de la spatialité en tant qu'éléments construits, on ne peut éviter, d'un autre côté, le problème relatif à leur construction, c'est-à-dire celui des relations qui s'instaurent entre ces figures et l'instance du sujet qui les énonce. Dans le contexte qui nous occupe, celui d'une construction de connaissance figurative-abstraite, cette question est celle du point d'origine de la "vision" : de quelle manière un sujet se forme et s'énonce à travers le dispositif constitué ? Comment en rendre compte dans le cadre des principes de pertinence de la démarche sémiotique ?

Pour des raisons de clarté, il peut être utile de resituer à grands traits les différents modes d'appréhension de la relation espace-sujet dans le cadre sémiotique. La variété des usages de la notion de sujet fait en effet apparaître, à notre sens, la nécessité d'une typologie actantielle de cette instance. Nous distinguons trois approches principales.

Celle, en premier lieu, qui concerne le parcours narratif du sujet en relation avec l'organisation spatiale du récit-énoncé. C'est ce que A.J. Greimas a appelé

(1) G. Bachelard, La terre et les rêveries de la volonté, op. cit., p. 4.

la "spatialité discursive objectivée", dont les figures se distribuent de manière parallèle, au niveau des structures sémio-narratives, à l'enchaînement syntagmatique prévisible des différents programmes dans lesquels le sujet-héros se trouve engagé. Ce sont les espaces hétérotopique et topique, ce dernier se décomposant à son tour en paratopique et utopique : l'ensemble correspond respectivement à l'état initial et au contrat, à l'acquisition des modalités de la compétence et, enfin, à la performance du héros. La relation entre sujet et espace est une relation de conformité articulant deux niveaux différents de l'analyse et le sujet en question est le sujet narratif : on peut en observer le fonctionnement en étudiant, dans notre exemple, les correspondants spatiaux du parcours narratif d'Etienne Lantier, ou aussi bien de tout autre acteur du récit.

La seconde approche concerne le sujet institué comme simulacre discursif de l'énonciation de l'espace. Il s'agit ici de l'insertion de la figurativité spatiale dans un ensemble figuratif qui l'englobe et qui est polarisé sur le sujet, lui-même érigé en un acteur cognitif d'où émane la connaissance des lieux. Cette compétence du sujet producteur de son espace répond à une structure modale et configurative dont Philippe Hamon a proposé une typologie (cf. supra, p. 12) : le sujet en question, thématiqué et figurativisé, est un sujet du niveau discursif.

Une troisième approche enfin peut être dégagée, concernant cette fois l'actant sujet de l'énonciation "véritable". On considère généralement en sémiotique que l'instance d'énonciation, construction théorique stipulée par la mise en discours, n'est qu'une instance présumée par le débrayage énonciatif initial, dont on ne saurait parler en propre sans sortir du champ de pertinence fixé par le cadre épistémologique de la démarche. Il semble cependant que, sans sortir de ce cadre, on peut en dire quelque chose et répondre ainsi partiellement à des préoccupations qui se font jour ailleurs, le plus souvent en l'absence de toute théorie du discours et/ou du sujet, dans le domaine des approches socio-culturelles des faits littéraires par exemple. En effet, par l'ordre et l'importance qu'il donne à la forme de ses figures (ici celles de la spatialité) et par les enjeux sémantico-discursifs dont il les investit, le discours manifesté ne se contente pas de renvoyer à une instance d'énonciation ; il fait bien davantage que d'en désigner seulement la place : il en forme "en creux" certains contours, il en dessine, à partir des sélections opérées et des traces manifestes de leur agencement, ce qu'on pourrait appeler la disposition cognitive particulière. Le sujet pragmatique de l'énonciation - celui-là même qui s'inscrit dans l'activité de communication langagière - devient dès lors "configurable" comme un faisceau d'attitudes au regard des objets de connaissance qu'il met en place et qu'il dispose selon les ouvertures et les contraintes d'un certain ordre du savoir. Un tel sujet ne peut

plus être seulement envisagé comme l'instance ab quo du discours qu'il énonce, mais comme l'instance ad quem que, dans les réseaux de sa trame, le texte construit petit à petit, et dont l'analyse a pour tâche de tracer le profil (1). Remontant de la sorte le processus qui va du texte au discours et du discours au sujet, nous devons ici, à propos de Germinal, tenter de dégager ce que la schématisation spatiale (2) nous dit du sujet qui la promeut en l'énonçant.

C'est là du moins que se situe, selon nous, la portée essentielle des configurations de la spatialité dans ce roman : parce qu'elle impose un modèle général d'intelligibilité, la superposition des deux plans différents de lecture – fondés sur le même dispositif de localisations et sur le même dynamisme affectant les relations de symétrie – fait émerger le dessein d'un sujet épistémique qui affiche ses croyances. Celles-ci portent sur le mode de discours qu'il propose pour ce qui est de la diffusion du savoir et, pour ce qui est de sa construction même, sur une certaine manière d'"être savant".

Sur le premier point, on peut dire que le narrateur est un évangéliste qui cache son jeu : comme l'ont montré les analystes du discours biblique à propos de la parabole, nous pouvons ici même considérer que le discours qu'il tient est

(1) Cette problématique, où se dessine peut-être un nouvel accès au sujet, a déjà été ouverte par ailleurs ; elle s'inscrit dans les travaux qui touchent, selon l'expression de Claude Calame, à "la narrativisation de l'énonciation" : cf. en particulier Cl. Calame, "Énonciation : véracité ou convention littéraire ?", Actes sémiotiques-Documents, IV, 34, 1982 et E. Landowski, "Simulacres en construction", Langages, juin 1983 (à par.), où l'auteur, renvoyant l'énonciation à la définition sémiotique de l'acte, et proposant de considérer le sujet sémiotique comme un "effet de sens", écrit : "l'énonciation ne sera donc rien de plus, mais rien de moins non plus que l'acte par lequel le sujet fait être le sens. Corrélativement, l'énoncé réalisé et manifesté apparaîtra, dans la même perspective, comme l'objet dont le sens fait être le sujet".

(2) Nous utilisons ici le concept de schématisation dans le sens que lui donne J.-B. Grize à l'intérieur de sa théorie des opérations discursives : "Une schématisation, écrit-il, est l'expression, dans une langue naturelle, d'une représentation d'un sujet A en vue de la rendre vraisemblable à des sujets B dans une situation S (...). Le vraisemblable est ainsi ce qui est compatible avec le vrai naff de B, avec ce qui entre dans ses cadres culturels", in "Matériaux pour une logique naturelle", Travaux du Centre de Recherches Sémiologiques, n° 29, Neuchâtel, 1976.

pareillement dédoublé, qu'"il parle de sa propre communication" (1), tout en ne désolidarisant nullement les deux paliers de compréhension que simultanément il propose. A cette différence près, toutefois, que si l'interprétation s'y trouve bien ici comme là "exigée" pour la bonne marche de l'échange communicatif, elle n'est pas cependant, comme dans le récit-parabole, "mise en route" : elle reste cachée, enfouie sous l'apparence d'une figurativité transparente au réel qui, se suffisant à elle-même, se maintient dans le paraître d'une pure et simple "monstration".

A ce niveau, et non pas à celui traditionnellement reconnu des figures épiques (des divinités et des monstres qui hantent les espaces de Germinal), se situe la dimension proprement mythique du roman : Zola y joue le jeu d'un discours double, d'une sémiosis au second degré, d'une reformulation du savoir. Son objet n'est pas tant de faire connaître quelque chose sur le monde que le monde connaît déjà, que d'ordonner ces savoirs et de les finaliser ; en d'autres termes, "d'exploiter ces savoirs à des fins cognitives propres" (2). Et si l'on peut assurément reconnaître une déclinaison encyclopédique de figures qui "habillent" l'espace et le font connaître, on doit d'un autre côté laisser simultanément se dégager, sur la base des structures dynamiques qui orientent les configurations spatiales, un tout autre discours, métadiscursif celui-là, tout prêt à se constituer en une théorie ordonnée. C'est ce que fera le dernier roman de la série, Le Docteur Pascal, qui, par les figures toujours spatiales de l'arbre, de la transmission, de la dissémination, etc., n'est autre que la réécriture théorique affichée de Zola par lui-même.

Quant au sujet "savant" qui se dessine inéluctablement comme le terme aboutissant de ces configurations - lesquelles débordent largement, croyons-nous, le seul cas de Germinal (il faudrait bien sûr prolonger l'enquête) - il reçoit les formes et les contours d'une attitude cognitive historiquement située dans les formations du savoir. Cette attitude nous semble coïncider, en raison de caractéristiques qui sont apparues dans l'analyse, avec celle du sujet dont G. Bachelard décrit la formation individuelle à travers la "loi des trois états pour l'esprit scientifique" ; elle correspondrait au second d'entre eux, désigné comme "l'état concret-abstrait où l'esprit adjoint à l'expérience physique des schémas géométriques

(1) J. Delorme et P. Geoltrain, "Le discours religieux", in J.C. Coquet éd., Sémiotique. L'Ecole de Paris, Hachette, 1982, p. 108 ; et J. Delorme, "Savoir, croire et communication parabolique", Actes Sémiotiques-Documents, IV, 38, 1982.

(2) J. Geninasca, op. cit.

et s'appuie sur une philosophie de la simplicité. L'esprit est encore dans une situation paradoxale : il est d'autant plus sûr de son abstraction que cette abstraction est plus clairement représentée par une intuition sensible" (1). On peut de même avancer, semble-t-il, que les découpages catégorielles, les relations et les connexions, les déploiements figuratifs enfin de la spatialité assurent, dans Germinal, la conversion entre "l'intuition sensible" et "l'abstraction" tout comme le processus germinatif représente ou "symbolise" le devenir, et s'en porte garant.

V. POUR CONCLURE

C'est dans l'émergence de cet espace cognitif nouveau que se situe donc le "saut qualitatif" que nous avons évoqué en commençant, lorsque nous nous interrogeons sur les transformations entre le dernier texte préparatoire et le texte définitif. Au cours de l'étude cependant, l'objet ne s'est pas vraiment maintenu dans les limites du projet : nous ne sommes guère plus avancé en effet pour ce qui concerne les processus de formation de l'écriture envisagés d'un point de vue génétique ; nous avons, en revanche, parcouru les linéaments d'un problème toujours central à nos yeux dans l'analyse des discours et que nous pouvons formuler ainsi : comment la mobilisation active des virtualités sémantiques contenues dans les figures permet-elle de former, dans un contexte donné, une synthèse à la fois inédite et conforme dans sa structure à des archétypes culturels ? Et comment, en retour, les configurations tracées dans le texte stipulent-elles, par la spécificité de leur agencement, le profil et le dessein d'un sujet ?

Denis Bertrand

Bureau pour l'Enseignement de
la langue et de la Civilisation
françaises à l'étranger
(B.E.L.C.), Paris.

(1) G. Bachelard, La formation de l'esprit scientifique, "Discours préliminaire", Paris, Vrin, 1975, p. 8.

INSTITUT NATIONAL DE LA LANGUE FRANÇAISE

PUBLICATIONS DU TRESOR GENERAL
DE LA LANGUE FRANÇAISE

PERIODIQUES

BULLETIN ANALYTIQUE DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE (B.A.L.F.).
4 numéros par an.

CAHIERS DE LEXICOLOGIE. Revue internationale de lexicologie et de lexicographie, éd. JACQUES et DEMONTROND, Besançon.
2 numéros par an.

OUVRAGES ET COLLECTIONS

Parus :

BIBLIOGRAPHIE DES CHRONIQUES DE LANGAGE PARUES DANS LA PRESSE FRANÇAISE, t. I (1950-1965), 416 p. ; t. II (1966-1970), 278 p.

BIBLIOGRAPHIE DES CHRONIQUES DE LANGAGE PARUES DANS LA PRESSE DU CANADA, t. I (1950-1970), 465 p. ; t. II (1879-1949), 1007 p.

LE FRANÇAIS CONTEMPORAIN : INVENTAIRE PERMANENT DES TRAVAUX INEDITS ET DES RECHERCHES EN COURS, t. I, 842 fiches ; t. II, 572 fiches ; t. III, 695 fiches ; t. IV, 161 p.

DATATIONS ET DOCUMENTS LEXICOGRAPHIQUES : Matériaux pour l'Histoire du Vocabulaire Français (Nouvelle série A-Z, fasc. 1 à 21).

STRUCTURE DE L'ORTHOGRAPHE FRANÇAISE, Actes du Colloque du C.N.R.S., (Paris, 1973), présentés par N. CATACH, 205 p.

REPERTOIRES DES DICTIONNAIRES SCIENTIFIQUES ET TECHNIQUES (1950-1975), éd. du C.I.L.F., 590 p.

SOUS PRESSE

DATATIONS ET DOCUMENTS LEXICOGRAPHIQUES : Matériaux pour l'Histoire du Vocabulaire Français, fasc. 22.

KLINCKSIECK - Paris

Actes Sémiotiques - Bulletin

VOLUME I (1978)

(Numéros 1 à 6. Epuisé).

VOLUME II (1979)

7. Sémiotique didactique (42 p.)
8. Sémiotique du domaine religieux (48 p.)
9. Sémiotique des passions (52 p.)
10. Sémiotique de l'architecture (60 p.)
11. Production 1978-1979 (60 p.)
12. Le rapport scientifique (48 p.)

VOLUME III (1980)

13. Métalangage, terminologies et jargons (64 p.)
14. Les universaux du langage, I (60 p.)
15. La dimension cognitive du discours (64 p.)
16. Problématique des motifs (64 p.)

VOLUME IV (1981)

17. Le carré sémiotique (64 p.)
18. Parcours et espace (60 p.)
19. Les universaux du langage, II (64 p.)
20. La figurativité (64 p.)

VOLUME V (1982)

21. La sanction (64 p.)
22. Bibliographie sémiotique (64 p.)
23. Figures de la manipulation (64 p.)
24. Problématique de la conversion (à par.)

Actes Sémiotiques - Documents

VOLUME I (1979)

1. Jacques GENINASCA, Du bon usage de la poêle et du tamis.
2. Claude ZILBERBERG, Tâches critiques.
3. Jean-Claude COQUET, Le sujet énonçant.
4. James SACRE, Pour une définition sémiotique du maniérisme et du baroque.
5. A.J. GREIMAS, La soupe au pistou.
6. Jean-Marie FLOCH, Des couleurs du monde au discours poétique.
7. Françoise BASTIDE, Approche sémiotique d'un texte de sciences expérimentales.
8. Ivan DARRAULT, Pour une approche sémiotique de la thérapie psychomotrice.
9. Joseph COURTES, La "lettre" dans le conte populaire merveilleux (1^{re} partie).
10. Joseph COURTES, La "lettre" dans le conte populaire merveilleux (2^e partie).

VOLUME II (1980)

11. Félix THURLEMANN, La fonction de l'admiration dans l'esthétique du XVII^e siècle.
12. Eric LANDOWSKI, L'Opinion publique et ses porte-parole.
13. A.J. GREIMAS, Description et narrativité, suivi de : A propos du jeu.
14. Joseph COURTES, La "lettre" dans le conte populaire merveilleux (3^e partie).
15. Paul RICŒUR, La grammaire narrative de Greimas.
16. Jacques FONTANILLE, Le désespoir.
17. Georges MAURAND, "Le Corbeau et le Renard".
18. Madeleine ARNOLD, Ordinateur, sémiotique et "Machine molle".
19. Ignacio ASSIS DA SILVA, Une lecture de Velasquez.
20. Thomas G. PAVEL, Modèles génératifs en linguistique et en sémiotique.

VOLUME III (1981)

21. Hans-George RUPRECHT, Du formant intertextuel.
22. Eric LANDOWSKI, Jeux optiques.
23. Daniel PATTE, Carré sémiotique et syntaxe narrative.
24. Henri QUERE, Sens linguistique et ré-interprétation.
25. Michel ARRIVE, Le concept de symbole (1^{re} partie : sémio-linguistique).
26. Jean-Marie FLOCH, Sémiotique plastique et langage publicitaire.
27. A.J. GREIMAS, De la colère.
28. Françoise BASTIDE, La démonstration.
29. François RASTIER, Le développement du concept d'isotopie.
30. Claude ZILBERBERG, Alors ! Raconte ! (Notes sur le faire informatif).

Actes Sémiotiques - Documents

VOLUME IV (1982)

31. Per Aage BRANDT, Jean PETITOT, Sur la véridiction.
32. Dominique MAINGUENEAU, Dialogisme et analyse textuelle.
33. Jacques FONTANILLE, Un point de vue sur "croire" et "savoir".
34. Claude CALAME, Enonciation : véracité ou convention littéraire ?
35. Tahsin YUCEL, Le récit et ses coordonnées spatio-temporelles.
36. Michel ARRIVE, Le concept de symbole (2^e partie : psychanalyse).
37. Herman PARRET, Eléments pour une typologie raisonnée des passions.
38. Jean DELORME, Savoir, croire et communication parabolique.
39. Denis BERTRAND, Du figuratif à l'abstrait, chez Zola.
40. Georges KALINOWSKI, Vérité logique et vérité analytique (à par.).